rouge et noir

100

janvier 1979 mensuel prix : 3,50 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

Photomontage : Roman Cieslewicz

janvier jour par jour

Ma 2

La photographie italienne contemporaine. Exposition jusqu'au 7 janvier. Heures d'ouverture de la Maison. *Entrée libre.*

Mammifères sauvages. Exposition réalisée par la Maison de la Culture, en collaboration avec le Museum de Grenoble et la FRAPNA-Isère. Heures d'ouverture de la Maison. Tous les jours, montage de diapositives et films. Visites scolaires les mardis, mercredis, jeudis et vendredis de 14 h à 17 h, sur rendez-vous auprès du service « accueil ». Jusqu'au 15 février. *Entrée libre.*

S 6

Relais-Information. 17 h (P.S.). *Entrée libre.*

D 7

Cinémathèque française. Cinéma des années 1930-1939. 17 h (P.S.). *Prix unique : 5 F.*

Marcel Vette : chansons dans les halls, 17 h. *Entrée libre.*

Ma 9

Festival de la nature et de l'écologie.

Marée noire 78. Reportage photographique de Raymond Dytivon, Guy Martin, Gilles Klein. Production M.C. de Rennes/Agence Viva. Exposition jusqu'au 13 février. Heures d'ouverture de la Maison. *Entrée libre.*

Relais-Information. 18 h 30 (P.S.). *Entrée libre.*

Débat avec Haroun Tazieff, directeur de recherche au C.N.R.S., vulcanologue, précédé du film « L'Afar ou la dérive des continents » (France, 1978). 20 h 30 (G.S.). *Adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.*

Me 10

Festival de la nature et de l'écologie. Lecture publique du « 400e chat », livre de Fernand Gigon sur Minamata. 20 h 45 (P.S.). *Entrée libre.*

Quartet Bernard Lubat et Yvan Dautin. Dans le cadre d'« Une ville, un jazz ». 20 h 45 (T.M.).

J 11

Festival de la nature et de l'écologie. Lecture publique du « 400e chat », livre de F. Gigon sur Minamata, 18 h (P.S.). *Entrée libre.*

Le Pip Simmons Theatre Group dans **Nous,** d'après Zamyatin. 19 h 30 (G.S.).

V 12

Le Pip Simmons Theatre Group dans **Woyzeck,** d'après Büchner. 20 h 45 (G.S.).

S 13

Discritique. Animation musicale sur « les grands enregistrements publics ». 17 h (salle TV). *Entrée libre.*

Festival de la nature et de l'écologie : « La Mer ».

Sélection de films sur la biologie et l'écologie marines. 14 h 30 (G.S.). *Adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.*

« Combat pour les baleines », film et débat avec l'Association Greenpeace. 17 h (G.S.). *Entrée libre.*

« Littoral dévasté », film de M. Guillon ; **« Marée noire, colère rouge »,** film de René Vautier (France, 1978) suivis d'un débat avec Gilles Klein. 20 h 30 (G.S.). *Adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.*

D 14

Festival de la nature et de l'écologie. La Mer.

« Prévision de survie », film de Dong Cameron ; **« Mazoutés aujourd'hui »,** film de Nicole et Félix Le Garrec, suivis d'un débat avec G. Klein. 14 h 30 (P.S.). *Adh. 9 F ; non-adh. : 14 F.*

Cinémathèque française. 17 h (P.S.). *Prix unique : 5 F.*

Ma 16

Festival de la nature et de l'écologie : « Les oiseaux de Camargue », « La réserve des sept îles », « Les voisins de la maison » : 3 films d'Antoine Reille. Débat avec le réalisateur. 14 h 30 (P.S.). *Moins de 16 ans : 4 F ; adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.* Séance de 20 h 30 : *adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.*

Raymond Devos, dans « Je roule pour vous ». 20 h 45 (G.S.).

Me 17

Le petit barbu, spectacle de marionnettes par Françoise Prochasson, sur un thème écologique : la forêt. 14 h 30 (P.S.). *Moins de 16 ans : 4 F.*

Festival de la nature et de l'écologie : « Panique », film de Jean-Claude Lord (Canada, 1977). 20 h 30 (P.S.). *Adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.*

Raymond Devos dans « Je roule pour vous ». 20 h 45 (G.S.).

J 18

Lecture publique : « La soupe aux herbes », d'Emilie Carles et « Les chemins de Kergrist », de Charles le Quintrec. 18 h (P.S.). *Entrée libre.*

Raymond Devos dans « Je roule pour vous ». 19 h 30 (G.S.)

V 19

Lecture publique : « Le cheval d'orgueil » de Per Jackez Heliaz ; « Le cheval couché » de Xavier Grall. 18 h et 20 h 45 (P.S.). *Entrée libre.*

Raymond Devos dans « Je roule pour vous ». 20 h 45 (G.S.).

Trio à cordes français. 3e concert de la série « Musiques de notre siècle ». Avec Gérard Jarry, violon ; Serge Collot, alto ; Michel Tournus, violoncelle. Œuvre de Schoenberg, Webern, Roussel, Xenakis. 21 h (T.M.).

Présentation/Animation du concert à 15 h 30. *Entrée libre.*

S 20

Festival de la nature et de l'écologie : « Les minorités ethniques ».

Raoni, film de Jean-Pierre Dutilleux (France-Belgique, 1976). 14 h 30 et 20 h 30 (G.S.). *Adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.*

Le grand jardin d'opium, film de Georges Rakoff (France, 1978). 17 h (G.S.). *Entrée libre.*

D 21

Cinémathèque française. 17 h (P.S.). *Prix unique : 5 F.*

Ma 23

Bugsy Malone, film d'Alan Parker (G.B., 1976), cinéma enfants. Séances à 14 h 30 et 20 h 30. *Moins de 16 ans : 4 F ; adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.*

Me 24

Bugsy Malone, film d'Alan Parker (G.B., 1976), cinéma enfants. Séances à 14 h 30 et 20 h 30. *Moins de 16 ans : 4 F ; adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.*

L'enterrement du patron, de Dario Fo, par le Théâtre de Liberté. Mise en scène Mehmet Ulussoy. 20 h 45 (G.S.).

J 25

L'enterrement du patron, de Dario Fo, par le Théâtre de Liberté. Mise en scène Mehmet Ulussoy. 19 h 30 (G.S.).

V 26

L'enterrement du patron, de Dario Fo, par le Théâtre de Liberté. Mise en scène Mehmet Ulussoy. 20 h 45 (G.S.).

Travailler deux heures par jour, avec le collectif Adret, auteur du livre. Dans le cadre d'« Un auteur, un livre ». 20 h 45 (P.S.). *Entrée libre.*

S 27

Festival de la nature et de l'écologie : L'Agriculture.

L'arbre vieux, film d'Henry Maline (France, 1978) ; **Sem escanats** (on nous étrangle), film de Francis Fourcou (France, 1978). 14 h 30 (G.S.). *Adh. 9 F ; non-adh. 14 F.*

Laissés pour compte, film de Jacques Doillon (France, 1973) ; **La maison dans la forêt,** film de Bernard Dartigues (France, 1976). 17 h (G.S.). *Entrée libre.*

Transhumance dans le Lubéron, film de Philippe Haudiquet (France, 1975) ; **Le pétrole de la France,** film d'Yves Billon (France, 1978), suivis d'un débat avec Jean Blanc, ancien berger. 20 h 30 (G.S.). *Adh. 9 F ; non-adh. 14 F.*

D 28

Festival de la nature et de l'écologie : L'Agriculture.

Le groupe des fermiers de St Boniface, film de Michel Audy (Canada, 1978) ; **Benleu ben** (peut-être bien), film de J.M. Barbe, M.O. Mezeau et J.J. Ravaux (France, 1978). 14 h 30 (P.S.). *Adh. 9 F ; non-adh. 14 F.*

Farrebique, film de Georges Rouquier (France, 1945) présenté par la cinémathèque française. 17 h (P.S.). *Prix unique : 5 F.*

Ma 30

Force de frappe, film de Peter Watkins (Danemark, 1977), 20 h 30 (P.S.). *Adh. 9 F ; non-adh. 14 F.*

Me 31

Festival de la nature et de l'écologie : « Le désert du Mexique », « La vie de la ruche », « Les fourmis tropicales », films proposés par le Museum d'histoire naturelle de Paris, avec M. Baufle, du Museum. 14 h 30 (P.S.). *Moins de 16 ans : 4 F ; adh. 9 F ; non-adh. 14 F.* Séance de 20 h 30 : *adh. 9 F ; non-adh. 14 F.*

Sauf indication contraire, le prix des manifestations est le suivant : adhérents 16 F ; non-adhérents 30 F.

Pour le cinéma : adhérents 9 F ; non-adhérents 14 F.

Cher Roman Cieslewicz,

La voilà à la « une » de Rouge et Noir, *cette image que tu nous avais proposée pour le numéro 100. Tu voulais, à ta façon, souhaiter bon anniversaire à ce journal que tu as largement contribué à rénover, il y a maintenant bientôt deux ans. Alors merci. Doublement, pour la « une » et pour cette fidélité. Mais, pour ma part, je n'ai guère le cœur à la fête. Et la raison, je la trouve dans l'image même que tu nous as envoyée.*

Elle montre ce qu'on appelle « un bras de fer ». Le bras, dans notre langue, apparaît souvent comme le symbole de la force guerrière, du pouvoir. « Avoir un bras de fer » se dit de quelqu'un doué d'une grande autorité, d'une volonté inflexible. Plus vulgairement le « bras de fer » constitue cette joute à laquelle se livrent deux personnes. Se voulant souvent amicale, elle n'en apparaît pas moins comme le signe d'un rapport de forces, d'une lutte qui appelle un gagnant et un perdant. Or, à l'heure actuelle, une lutte se déroule, entamée depuis toujours, mais qui approche de l'hallali. L'amitié n'y a pas sa part : il faut que l'un des deux protagonistes soit évincé, écrasé. Leur nom ? Le pouvoir et la culture.

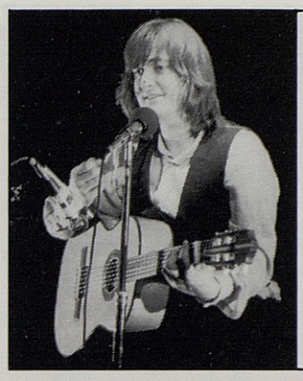
Pour l'heure, le pouvoir est en position de force – ce n'est pas nouveau. La culture n'a point de vertu aux yeux de son rival : elle coûte cher et ne le sert pas assez. Cela non plus n'est pas nouveau, comme ne l'est pas la volonté toujours renaissante du premier de se débarrasser de la seconde. Ce qui est nouveau, par contre, c'est le moyen. Non pas l'assassinat, mais la mort lente. Par asphyxie. On coupe les vivres, et par le fait même on empêche tout développement des activités, on contraint même à une réduction de celles-ci. Aussi grave, en procédant ainsi, on grignote les imaginations, on annihile les volontés, on sape les énergies. On compte, sans doute, aussi sur cette désagrégation-là.

Va-t-on encore longtemps accepter que la culture devienne une sorte de mouroir ? C'est bien la question. Il y a, certes, désespérance et colère chez les artistes et les travailleurs de l'action culturelle, mais au-delà, va-t-on, sans broncher, laisser bafouer les droits à l'expression, va-t-on laisser s'amenuiser le sens critique, va-t-on tuer l'imaginaire ?

Revenons à l'image. Vision plus optimiste : ces deux mains qui s'étreignent ne peuvent-elles apparaître comme le signe d'une solidarité ? Las, le monde de la culture n'est pas homogène. Comme d'autres secteurs de la vie sociale, il est traversé de contradictions, d'intérêts divergents. Lui aussi connaît la passivité des gens en place, ceux que Lavaudant qualifie de « sénateurs à vie » ou ceux qui aspirent à le devenir. Et sans doute, compte-t-on aussi sur ces complicités tacites et les divisions qu'elles entraînent.

Voilà, cher Roman, où nous en sommes. Après les sempiternelles motions, pétitions, déclarations, aurons-nous, cette fois-ci, le courage de dire : **ça suffit.** *Si après, mais après seulement, le bras tombe, on saura, alors, que c'est d'épuisement.*

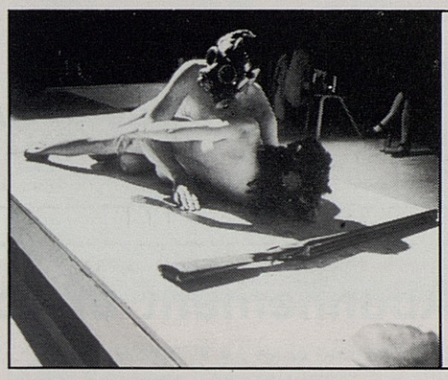
Jacques Laemlé



2 **calendrier**

Un grand humoriste, en janvier (du 16 au 19), **Raymond Devos** dans son dernier show : « Je roule pour vous ». **Amandine,** spectacle pour les enfants à partir du 30. L'animation musicale mensuelle **Discritique** consacrée aux « grands enregistrements publics » (le 13). Un **débat** passionnant, le 26, avec le collectif Adret, auteur du livre « Travailler deux heures par jour ». Et puis, les lectures publiques sur la « littérature rurale » et « Minamata » qu'il ne faut pas manquer.

Yvan Dautin Photo X



5 **théâtre**

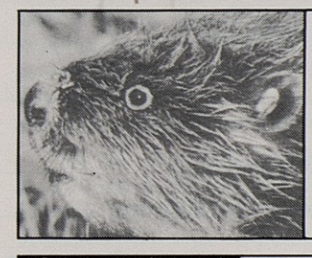
Trois spectacles radicalement différents : deux, **We** (Nous) et **Woyzeck** présentés par le Pip Simmons Theatre Group, illustrent de façon exemplaire une recherche théâtrale exigeante ; la création de **L'Enterrement du patron,** par le Théâtre de Liberté, nous donne l'occasion de connaître un peu mieux, un grand auteur - metteur en scène italien, Dario Fo, qui a su concilier invention et tradition populaire. Valeria Tasca et Anne Ubersfeld disent comment.

Pip Simmons Theatre Group Ltd
Photo Bob Van Dantzig

8 **musique**

Le troisième concert de la série « Musiques de notre siècle » présenté par J.F. Héron. Et quelques mots sur un chanteur qui sort, enfin, de l'ombre, **Yvan Dautin** qu'on pourra écouter, le 10, en compagnie de **Bernard Lubat.**

Photo X



10 **sciences**

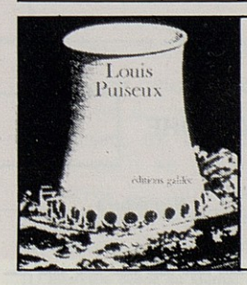
Puisque l'exposition sur les **Mammifères Sauvages** continue, on lira, avec profit, le petit exposé sérieux, mais plein d'humour, qu'Armand Fayard consacre à *nos* carnivores.

Photo Ph. Henry

11 **société/cinéma**

L'ensemble des manifestations organisées en collaboration avec la FRAPNA/Isère pour le **3e Festival de la Nature et de l'Ecologie :** cinéma, expositions, lectures publiques, etc. Le tout autour de quatre thèmes : la mer, l'agriculture, les minorités ethniques et l'homme au travail.

Dessin Bonnaffé



14 **dossier**

A l'occasion du festival de la nature et de l'écologie, le point sur les problèmes énergétiques par Louis Puiseux. L'auteur de « la Babel nucléaire » indique que nous ne sommes pas condamnés à la croissance énergétique pourvu que nous sachions inventer et imposer un autre type de société.

Pierre Faucheux/Dedalus

avis aux abonnés

Votre abonnement 1978 à **Rouge et Noir** s'achève avec ce numéro.

Si vous n'avez pas encore effectué votre réabonnement, ne tardez pas, car le numéro de février est déjà sous presse et les bandes d'envoi en cours d'établissement.

Vous pouvez vous réabonner par correspondance.

Découpez l'un ou l'autre des bulletins ci-contre ; remplissez-le soigneusement et glissez-le dans une enveloppe, accompagné du règlement ; timbrez et envoyez à Maison de la Culture – B.P. 7040 – 38020 Grenoble Cedex

Abonnement seul : 20 F

ABONNEMENT A ROUGE ET NOIR

Journal d'Information de la Maison de la Culture de Grenoble 1979

NOM (majuscules) _____

PRENOM _____

Adresse très précise _____

Date _____ *Signature* _____

MONTANT A JOINDRE 20 F.

Espèces ☐
C.C.P. ☐
Chèque bancaire ☐

Abonnement couplé avec l'adhésion à la Maison de la Culture

1) Personnes âgées de plus de 65 ans et jeunes de 10 à 16 ans : 20 F

Adhésion gratuite
Abonnement au journal : 20 F

2) Autres : 25 F
Adhésion : 5 F
Abonnement : 20 F

Abonnement et adhésion 1979

N° CARTE ○ ○ ○ ○ ○ ○
(à indiquer obligatoirement par le réadhérent)

NOM _____
(une lettre par case)

PRENOM _____ **sexe** ___

Chez, lieudit, bâtiment _____

N° et Rue _____
(laisser une case entre le n° et la rue)

VILLE ou COMMUNE _____ **Code Postal** _____

Bureau de poste distributeur _____

Profession _____ **Année de naissance** _____

POUR LES ADHERENTS COLLECTIFS

– NOM DE LA COLLECTIVITE _____

– N° DE CODE DE LA COLLECTIVITE _____

ABONNEMENT AU JOURNAL ROUGE ET NOIR OUI / NON

REGLEMENT A JOINDRE _____ F

Espèces ☐
C.C.P. ☐
Chèque bancaire ☐

Date _____ **Signature** _____

le pip simmons theatre group

Créée en 1968, cette compagnie se signale dès ses débuts par l'étonnante qualité de ses spectacles : *Superman, Alice in Wonderland,* etc. Après l'éclatement de la troupe en 1973, Pip Simmons est invité à créer un groupe de recherche à Rotterdam pour une durée de neuf mois, sur le thème de l'horreur : c'est ainsi que seront montés *Dracula* et *An die Musik,* ce dernier spectacle allant être la révélation des Festivals de Nancy et d'Avignon 1975. La Maison de la Culture de Grenoble l'accueillit pour sa part en 1976. Depuis, la troupe partage son temps entre des tournées internationales et la création de nouveaux spectacles *Le rêve de l'homme ridicule* d'après Dostoïevski, *Sept Chambres du Masque de la Mort Rouge* d'après Edgar Allan Poe. Cette année, le groupe propose en tournées deux spectacles : *We (Nous),* création collective d'après Yevgeny Zamyatin, et *Woyzeck* librement adapté de Georg Büchner.

Comme toutes celles du groupe, ces productions s'inscrivent dans la démarche d'ensemble de Pip Simmons qu'il définit lui-même en ces termes : « Depuis que l'on se consacre à monter des pièces littéraires, le théâtre n'est plus une distraction populaire. Il doit subir la concurrence de la télévision, du cinéma, de la publicité, ce qui fait que le public n'est plus surpris par les images, par ce qu'il voit. Ce que nous essayons de faire, c'est de le surprendre, visuellement, vocalement, théâtralement, sans pour autant lui ôter la possibilité de comprendre ». (1)

Woyzeck

Très libre adaptation de la pièce de l'écrivain allemand Georg Büchner (certaines scènes ont été coupées, d'autres réécrites), le spectacle du Pip Simmons Theatre Group met en relief le thème de la victoire, de l'individu poussé à une mort humiliante par sa propre naïveté et par la froideur de la cruauté humaine. Voici sur ce sujet ce qu'a déclaré Pip Simmons au journal britannique « Audience » : « Dans notre spectacle, le personnage de Woyzeck n'est plus seulement une victime, il ne se rebelle contre rien et est incapable de décisions ».

– **Audience :** est-ce un personnage sympathique ?

– **Pip Simmons :** sympathique... c'est une question difficile lorsqu'il s'agit d'une victime. Il y a toujours un moment où les victimes ont la possibilité de décider jusqu'à quel point elles seront victimes. Je ne suis pas un adepte des théories politiques qui retirent tout sens critique aux gens, même les plus défavorisés, les plus méprisés. Je crois qu'il existe un processus par lequel les gens peuvent s'arracher à leur environnement (...). Notre spectacle ne requiert aucun jugement moral : c'est très facile de se faire prêcher la morale au sujet d'événements dont on n'a pas fait l'expérience. Le théâtre peut rappeler au public que la vie existe en dehors de la culture et de la pensée ».

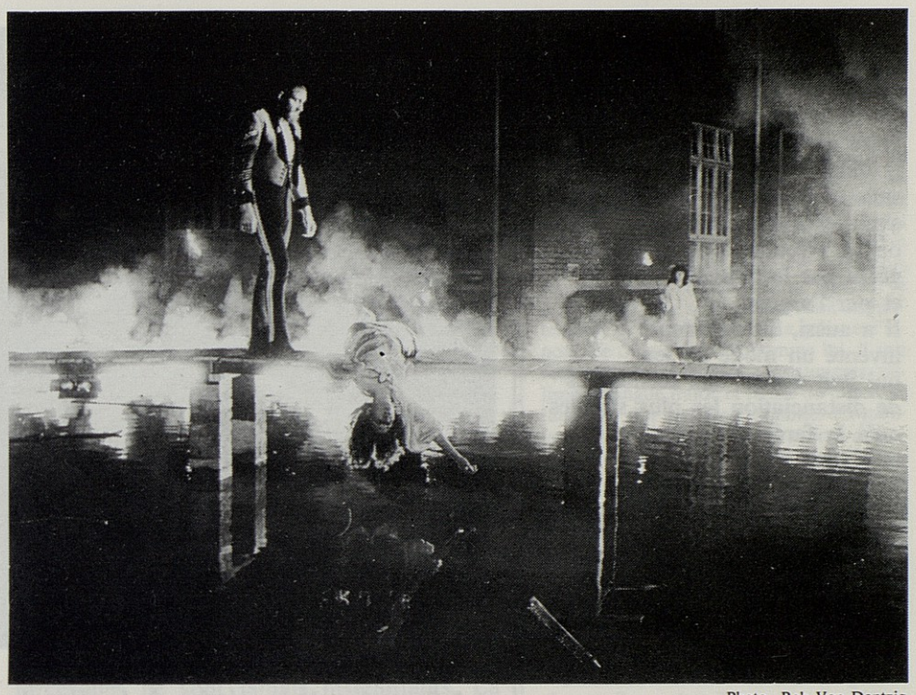


Photo Bob Van Dantzig

Avec « Woyzeck » c'est la première fois que le Pip Simmons Theatre Group travaille sur un texte écrit. Cela n'a pas pour autant modifié le travail théâtral qui repose toujours sur cette grande violence morale qui a fait la renommée de la compagnie.

We (Nous)

Ce spectacle est une création collective d'après une nouvelle de Yevgeny Zamyatin, auteur russe dissident de la période post-révolutionnaire. Ecrite en 1920, l'œuvre projette les implications de la révolution dans un état futuriste et annonce à ce titre les grands romans anti-utopeins d'Orwell et de Huxley.

Que se passe-t-il lorsque l'Etat contrôle tout et que la liberté individuelle n'existe pas ? C'est à cette question qu'essaie de répondre le spectacle, en nous donnant à voir des images d'un univers où le *Nous* remplace le *Je*. Dans « l'Etat Un », les habitants, considérés comme de simples numéros, vivent selon un emploi du temps rigide, accomplissant tous ensemble les mêmes choses au même moment, et révérant le Bienfaiteur qui les dirige. La pièce, qui se déroule dans un décor de verre chargé de traduire la froideur et l'inhumanité de cet univers, est construite autour de quatre séquences, chacune présentant quelques aspects de leur soumission envers le Pouvoir, leur comportement sexuel, etc.

Créé en octobre dernier à Cardiff, **« Nous »** a reçu un accueil enthousiaste du public et de la presse, un critique allant même jusqu'à écrire qu'il se trouvait dans l'incapacité de « trouver les superlatifs capables d'exprimer l'expérience récemment partagée avec le Pip Simmons Theatre Group ».

(1) Interview donné au journal anglais « Audience »

Au public

Un message de NOUS

NOUS, du sommet de l'accomplissement humain,
Pouvons voir à la base
Quelque chose qui a survécu
De la sauvagerie
De vous, nos ancêtres,
Et NOUS viendrons vers vous,
Vous créatures inconnues
NOUS viendrons
Pour faire que vos vies
Soient aussi divinement rationnelles que les nôtres
Qui sait qui vous êtes
Où vous êtes ?
Vous êtes sur le point d'être heureux
Et maintenant vous n'attendrez plus longtemps.

Il y a 1000 ans
Nos ancêtres héroïques
Domptèrent le globe terrestre tout entier...
Maintenant un exploit plus glorieux s'offre à nous...
La subjugation de vous, créatures inconnues
Au joug bénéfique de la raison.

NOUS sommes prêts.
Chacun d'entre NOUS est prêt.
NOUS arrive.

propos sur l'enterrement du patron

Dario Fo a réussi à créer un théâtre à la fois populaire et militant, comique, voire grotesque, et didactique, sans compromis avec les institutions ou les circuits de distribution gérés par le pouvoir et par l'argent. Il a aussi, littéralement, inventé un mode de jeu qui doit autant aux techniques de distanciation les plus subtiles qu'à la farce et à l'art naïf des conteurs populaires.

B. Dort

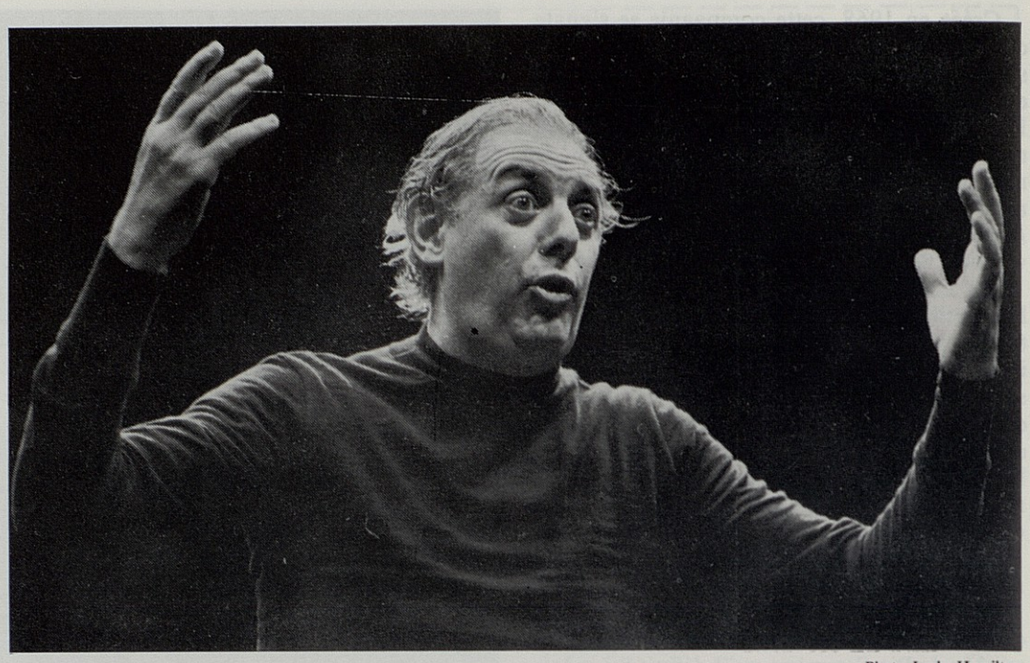


Photo Lesly Hamilton

A l'occasion de la création de la pièce de Dario Fo par Mehmet Ulussoy, Rouge et Noir **a demandé à Valeria Tasca, maître-assistante en Littérature comparée à Paris III et traductrice des textes de Fo (1), de présenter** l'Enterrement du patron **et de situer cette pièce dans la démarche du dramaturge italien. Elle a choisi de le faire, sous forme de conversation, avec Anne Ubersfeld, professeur à l'Institut d'Etudes Théâtrales. On lira, ci-dessous, le résultat de ce dialogue.**

Valeria Tasca. – L'Enterrement du patron est le second volet d'un spectacle sur les conditions de vie des ouvriers dans les années 1968-69. La première partie, **le Métier à tisser,** montre les travailleurs à domicile enfermés avec leurs machines et coupés de toute perspective de lutte. La seconde est **l'Enterrement du patron,** dont l'idée viendrait d'un fait divers. Au cours d'une grève, des ouvriers auraient transformé une manifestation de rue – les Italiens disent « cortège » – en convoi funèbre pour célébrer la mort du patron.

Anne Ubersfeld. – C'est tout à fait vraisemblable. L'enterrement est une forme dramatique qu'on retrouve souvent dans un théâtre quasi spontané, comme les revues de fin d'année des étudiants...

V.T. – Ou la mort de Carnaval...

A.U. – A cette différence près que la mort de Carnaval ne signifie pas, comme l'enterrement du patron, la mort de l'autorité. Dario Fo adopte ici un schéma qui appartient à un théâtre pauvre, humble, tirant sa force de l'invention et non des fioritures. En même temps il échappe au danger du théâtre d'intervention, qui est de faire dire aux spectateurs, d'abord intéressés puis méfiants, « après tout ce n'est pas vrai, c'est du théâtre ». Sans doute un public réellement et entièrement populaire est-il disposé à voir la transposition de sa propre réalité dans une scène jouée en pleine rue par des acteurs mimant, par exemple, un affrontement réel entre syndicalistes. L'expérience a été faite en milieu rural, en Egypte et en Turquie notamment, et elle est positive : les paysans comprennent très bien le rapport entre le jeu et leurs problèmes. Un public urbain, en majorité bourgeois, le récuse. La représentation du vécu, loin de rapprocher le théâtre de la vie et de l'inscrire dans l'histoire, aboutit paradoxalement à nier l'historicité du vécu.

V.T. – Dario Fo a toujours affirmé qu'il fallait, pour représenter la vie quotidienne, trouver un registre de transposition, qu'il appelle une *clé,* au sens musical du terme.

A.U. – Dans **l'Enterrement du patron,** la clé, c'est le théâtre dans le théâtre, avec le phénomène que j'ai appelé « l'inversion du signe » (2). Même si des objets quotidiens figurent sur la scène, comme ici le matériel de camping des ouvriers, ils n'*existent* pas pour le spectateur, qui sait qu'il a devant lui, non le réel, mais des acteurs *imitant* le réel. Le théâtre dans le théâtre, lui, peut dire le vrai, comme le rêve d'un rêve. Quand les acteurs miment des ouvriers jouant la comédie, ils disent quelque chose qui est la vérité des ouvriers.

V.T. – Et comme il n'y a théâtre dans le théâtre que si l'un des acteurs au moins prend le statut de spectateur, le jeu de l'enterrement a un « spectateur de marque », le commissaire qui a fait évacuer l'usine. Dario Fo joue d'ailleurs de ces va-et-vient entre divers niveaux de théâtralisation, quand il habille un des ouvriers en « carabinier du temps du bon roi Charles-Albert » et lui fait jouer le représentant de l'ordre établi, c'est-à-dire le commissaire. Les interventions du commissaire au

(1) Dario Fo, **Allons-y, on commence,** Ed. François Maspero, 1977.
(2) Anne Ubersfeld, **Lire le théâtre,** Ed. Sociales, 1977.

Le Théâtre de Liberté

1968 :
Mehmet Ulussoy crée en Turquie un théâtre de rue, un théâtre militant. Les spectacles sont joués sur les places publiques, dans les villages, les usines, et traitent des problèmes vécus par la communauté.

Mars 1971 :
L'instauration du régime d'exception après la prise du pouvoir par la junte militaire met fin à toute forme de théâtre militant. Mehmet se réfugie en France avec le théâtre de l'Ouvrier et crée avec des comédiens français : le Théâtre de Liberté.

1972 :
Premier spectacle au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis : *Légendes à venir.*

Juillet 1974 :
Présentation à Avignon du *Nuage Amoureux* de Nazim Hikmet, l'événement le plus populaire du festival de cette année-là ; repris à Grenoble en mars 77.

Juillet 1975 :
Le Théâtre de Liberté joue « off-festival » à Avignon, *Le cercle de craie Caucasien,* de Brecht.

Avril 1976 :
Mehmet crée au T.E.P. *Dans les eaux glacées du calcul égoïste,* présenté également à Avignon.

Juillet 1977 :
Au festival de Carcassonne, *Macbeth* de Shakespeare.

1978 :
L'enterrement du patron, de Dario Fo présenté à Chambéry puis à Grenoble en janvier 79.

mégaphone pendant l'enterrement (sur bande magnétique puisque l'acteur qui joue le commissaire est devenu le professeur) font même imaginer un instant les « incidents réels » qui peuvent interrompre une représentation, l'intrusion de la police dans la salle de spectacle. Cela ne diminue pourtant pas l'importance du début de la pièce, la discussion entre les ouvriers.

A.U. – Au contraire. Il ne faut pas gommer la violence du conflit. Les ouvriers se trouvent dans une situation sans issue, du moins sans issue immédiate. La théâtralisation est pour eux une façon de reconstituer une certaine unité, de résorber ces conflits en leur donnant une solution fantasmatique. Dario Fo rejoint la conception du théâtre, et du théâtre politique, formulée par Brecht à la fin de **la Bonne âme de Sé-Tchouan :** « Où est la solution ? Nous ne l'avons pas trouvée... Cher public, va, cherche le dénouement. Il faut qu'il en existe un convenable, il le faut, il le faut ! ».

V.T. – Dario Fo n'a jamais renié Brecht, parce qu'il ne s'est jamais encombré d'une fidélité doctrinale et répétitive. Dans **l'Enterrement du patron,** pour rendre impossible une solution toute faite, même rêvée, il détruit jusqu'au théâtre dans le théâtre en passant à un nouveau registre, celui de l'authentique boucher et du chevreau en chair et en os.

A.U. – Le chevreau qui figure dans la liste des personnages ! Dario Fo n'est jamais où on l'attend. Il procède par bonds et par ruptures, tout en créant une sorte de continuité par la thématique.

V.T. – J'ai peu de documents sur l'écho qu'a pu avoir **l'Enterrement du patron.** Le volume de « Compagni senza censura » (3) où figurent, à la suite du texte, des extraits des interventions du public après le spectacle, ne donne presque rien sur cette pièce. Il y a toutefois un commentaire sur ce faux dénouement, sur la question « allons-nous oui ou non tuer l'agneau ? ». Un employé d'Olivetti, délégué syndical, affirme que « c'est une question liée à l'actualité : sommes-nous pour la violence ou la non-violence ? ». Et à la question « posée en ces termes » il répond non, car la seule « violence réelle » est celle qui riposte à la violence des exploiteurs. En parlant de « violence réelle », ce syndicaliste montre qu'il a suivi le double renversement que Dario Fo opère sur la scène et de la scène au monde. Et qu'il a suivi aussi, de l'exposition au dénouement, le thème unificateur de la violence.

A.U. – Il y a d'autres récurrences, par exemple l'animalité. On la trouve au détour du dialogue : les ouvriers qui se disputent comme des chiens autour d'un os, la greffe éventuelle d'un cœur de veau, de chien ou de porc. Et c'est surtout, bien sûr, l'oiseau convoyeur d'âmes, le Grand Vautour.

V.T. – *Il Gran Poiano,* qui est d'ailleurs une buse. *La poiana,* la buse femelle, fait partie du bestiaire de Dario Fo. Il en fait, dans une de ses chansons, l'image d'une paysanne de la Résistance qui guette les ennemis pour leur arracher la nourriture de ses enfants cachés dans le maquis : une femme patiente et violente comme l'oiseau de proie. Ce sont là des références de terroir. Au théâtre, il y a sous-jacent le pur plaisir de jouer. Dans **la Marijuana de maman,** quand le personnage du grand-père raconte qu'en fumant « l'herbe » il arrive a se prendre pour Sandokan, le prince hindou des romans de notre enfance, accompagné de son tigre fidèle, Dario Fo a un geste qui va de l'épaule au bout du bras et qui se termine, si je puis dire, en échine de félin. Le monde animal recoupe celui de l'homme.

A.U. – Témoin l'aigle pétomane du zoo d'Aoste !

V.T. – A ce propos, on m'a demandé si c'était par provocation que j'avais choisi de traduire un texte... scatologique !

A.U. – Des gens sans entrailles, comme dirait la Veuve ! Il y a certainement dans cette pièce une composante qui relève de la littérature populaire, et qui est le « bas corporel ». Ces jeux farcesques ne sont jamais insignifiants. La mort qui a surpris le patron au cabinet et le conduit à l'égout, c'est la mort d'un homme. Je suis frappée par la place de la thématique chrétienne dans le théâtre de Dario Fo, liée sans doute à la culture populaire italienne. La mort du patron a beau avoir des conséquences que n'a pas celle d'un ouvrier, c'est aussi la mort commune, celle d'un être humain.

V.T. – D'un corps sans âme, non parce que le capitalisme est inaccessible à tout ce qui n'est pas matériel, mais parce que tout en lui est « corrompu ».

A.U. – Il y a en effet toute une constellation de la pourriture, qui va de la disparition de l'âme au fond du pantalon, jusqu'à l'errance du cortège dans le smog puant d'une banlieue industrielle.

V.T. – C'est une fois de plus le fonctionnement caractéristique du théâtre de Dario Fo, qui repose sur une *clé* permettant la transposition concrète, corporelle, des mécanismes sociaux. **L'Enterrement du patron** est un foisonnement d'inventions folles, qui ne peut prendre son envol qu'à partir d'une réalité sentie et rendue comme immédiate, toute proche. La discussion qui ouvre la pièce sert de point d'ancrage à cette « folie », non seulement parce qu'elle instaure une situation sans issue, mais parce qu'elle donne à entendre, concrètement, un langage populaire urbain. Dario Fo travaille à l'oreille, sur le souffle et sur le rythme. Le résultat est une langue de théâtre, qui n'a rien à voir avec l'enregistrement au magnétophone mais qui donne l'image sonore d'une parole quotidienne. Dans la représentation en français, le texte proposé par le traducteur est une armature – j'espère que ce n'est pas un carcan – pour la création vocale des comédiens.

(3) Vol. 1, Editions Bertani, 1972.

Raymond Devos

dans « Je roule pour vous »

A le revoir, on est frappé au premier abord par son physique de clown, ses bons gros yeux bleus qui dansent dans un visage maquillé aux joues rebondies de bébé qui se déforment et se reforment, aux sourcils fortement soulignés. Et il est vrai que Raymond Devos, qui, au coin d'un monologue, se dit grimacier et salue plus loin Grock en reprenant à sa manière le gag de mots, de sons qui finissent en hurlements de loup, a le cœur, la grâce et l'innocence d'un clown et, comme lui, il sait tout faire, jouer de divers instruments, utiliser la langue fluide et fertile du mime, se fabriquer des masques, exploiter un mouvement qui le met, une fraction de seconde, en état d'apesanteur. Mais Devos est un clown qui a rencontré Chico et Harpo Marx, qui subit, étonné, surpris, émerveillé, un monde imaginé à la fois par Franz Kafka et Lewis Carroll, et en sort mystérieusement innocent après avoir démonté le langage, affronté le non-sens, joué avec les mots et les sigles, les situations et l'imaginaire, atteint une magnifique sagesse dans la folie de l'absurde.

Pourtant, comme chez tous les grands clowns, il y a chez Devos une inquiétude qu'une grande humilité et une douceur naturelle cachent derrière la bouffonnerie et le fantastique.

« Je roule pour vous » est le titre du nouveau spectacle de Raymond Devos qui, deux heures et demie durant, s'écoule avec des trouvailles de clown génial, avec de jolis apartés, des diversions musicales qui trouvent une nouvelle dimension à travers une parodie de l'instrument ou du musicien lui-même, avec situations, des gags, qui s'enchaînent subrepticement, avec un faire-valoir (Jean-Michel Thierry) qui s'exprime essentiellement par regards et signes. (Claude Fléoutier dans *« Le Monde »).*

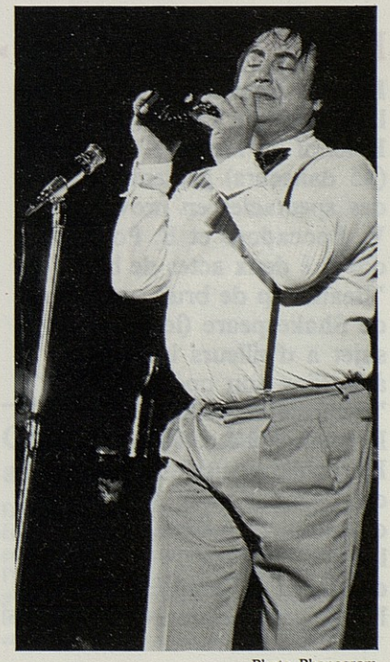
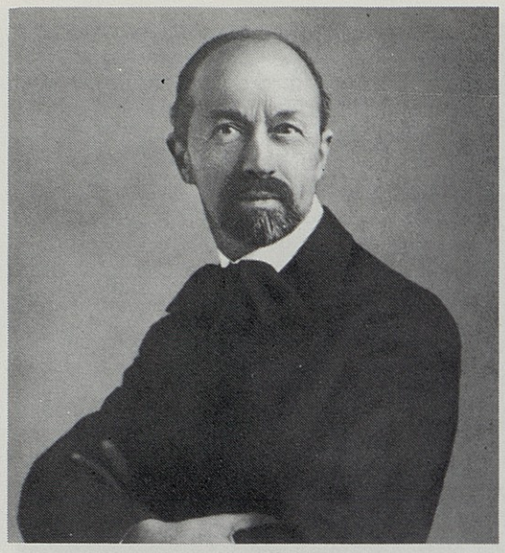


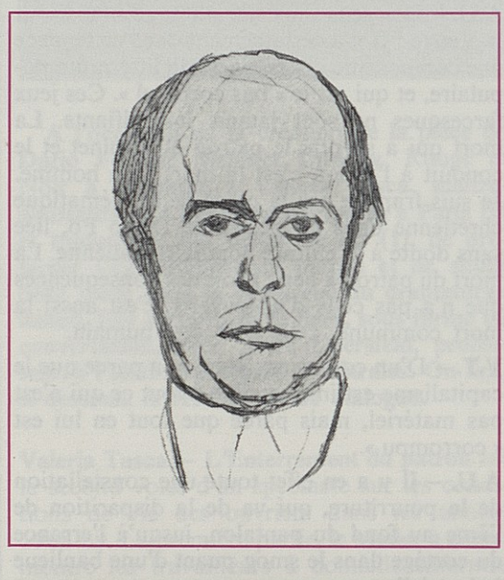
Photo Phonogram

musiques de notre siècle

le trio à cordes français



Albert Roussel, né à Tourcoing en 1869, mort à Royan en 1937. Elève de l'Ecole navale, Roussel quitta la marine en 1894 pour se vouer à la musique.



C. Felixmüller : portrait d'Arnold Schœnberg en 1914, à l'âge de quarante ans. Schœnberg est le « père de l'atonalisme »

C'est une des plus célèbres formations de musique de chambre française qui donnera le troisième programme du cycle « Musiques de notre siècle ». Chacun des trois membres du *Trio à cordes français* – Gérard Jarry, violon ; Serge Collot, alto ; Michel Tournus, violoncelle, est un soliste réputé tant pour la musique classique que pour la musique contemporaine. Le trio lui-même, formé il y a près de vingt ans, s'est forgé une renommée mondiale au cours de ses tournées en Europe, Amérique, Australie et Nouvelle Zélande. En outre, sa participation aux grands festivals de Vienne, Aix-en-Provence, Royan, Berlin, Venise, Copenhague et tant d'autres, a définitivement assis sa réputaton de défenseur du répertoire classique et contemporain. Cette qualité exceptionnelle, soulignée par la critique internationale, a amené le trio à être une des formations de chambre agréées par le Ministère de la Culture pour développer une action décentralisée en faveur, notamment, du jeune public. C'est dans le cadre de cette convention (les cachets étant payés par le Ministère) que le Trio à Cordes Français a accepté de venir à Grenoble illustrer les différentes tendances du trio au XXe siècle.

Trois œuvres-repères dans ce récital : deux compositions de « l'école de Vienne » – Trio op. 20 (1927) d'Anton Webern et op. 45 (1946) d'Arnold Schoenberg – exposeront l'une des tendances du XXe siècle, celle de la rigueur et de la simplicité. En face, le trio d'Albert Roussel (1937) fera ressortir le langage très personnel, très lyrique, de ce compositeur français difficilement classable. L'œuvre témoin de la création actuelle sera « Ikhoor » que Iannis Xenakis composa l'an passé pour le Trio à cordes français. L'œuvre a été créée en avril dernier à l'Opéra de Paris.

J.F.H.

Le ballet du Bolchoï ►

Pour la première fois, la troupe du Théâtre Bolchoï de Moscou (45 danseurs) présentera des spectacles en province. V. Boccadoro et B. Pokrowski ont tiré deux actes de ballet du "Beaucoup de bruit pour rien" de Shakespeare (le même sujet a d'ailleurs inspiré à Berlioz son opéra-comique "Béatrice et Bénédict"). Le compositeur Tikhon Khrennikov a mis en musique cet "Amour pour Amour" qui nous permettra, les 2 et 3 février, d'admirer la qualité de l'école russe de danse classique.

Photo X

duo jazz - chanson

avec Bernard Lubat et Yvan Dautin

Deux spectacles en un seul... alliant jazz et chansons, une fois n'est pas coutume, avec le Quartet Bernard Lubat et Yvan Dautin.

Bernard Lubat Quartet

Chaque petite (ou grande) ville possède son homme célèbre. Uzès a les moyens de s'en offrir trois : Racine, André Gide et Bernard Lubat. Profession de ce dernier, touche-à-tout : de la batterie au piano en passant par les poêles à frire, le tambour – moog et... les feux d'artifices.

Mais pas n'importe quel touche-à-tout ! Après avoir obtenu un premier prix de percussions à 18 ans au Conservatoire National de Paris, travaillé avec les grands du jazz, Slide Hampton, Michel Portal, Stan Getz ; puis enregistré des œuvres de Xenakis, Boulez, accompagné Yves Montand, Nougaro, Bécaud, « Bernard Lubat le plaisantin » fonde la « Compagnie Lubat » avec danseurs, clowns, cracheurs de feu, comédiens, musiciens et un arsenal invraisemblable d'instruments « trafiqués ».

Le 10 janvier, ils seront 4 seulement : Patrick Auzier au trombone, Beb Guérin contrebasse, Jean-Louis Chautemps au saxophone ténor, à nous donner en première partie de cette soirée quelques exemples de cette joyeuse musique improvisée.

Jazz riche en trouvailles, percussions omniprésentes, jouant au propre et au figuré avec les autres partenaires, Beb Guérin imperturbable devant les facéties du leader, Patrick Auzier rôdant autour de lui et Chautemps enveloppant de ses improvisations somptueuses une musique qui ne cherche qu'à s'échapper, dans un délire d'imaginations savantes.

Yvan Dautin

Trente deux ans et déjà des mois entiers par dizaines, passés à forger à contre-mode, sur diverses scènes de fortune, un style bien particulier, cocktail heureux d'humour débridé et de tragique retenu, Yvan Dautin, sitôt sa Vendée natale quittée, apprit à tout connaître du music-hall.

Du petit conservatoire de la chanson, à l'Olympia même, où il joue le rôle ingrat mais riche d'enseignements de présentateur, il devait jusqu'en 76 vivre six années difficiles. Six années en fait pendant lesquelles Dautin se cherchait. Un Julien Clerc, un Maxime Le Forestier ne restèrent pas insensibles à ce talent neuf et l'on vit souvent l'auteur de « La Méduse » et de la « Mal Mariée » en leur compagnie sur une scène, quelque part en France.

1977 marque un tournant dans la carrière d'Yvan Dautin. Coup sur coup il remplit le Café de la Gare, le Théâtre Mouffetard, le Théâtre de Boulogne-Billancourt. Perché sur un tabouret de bar, il dépose son énorme sac à malices aux pieds de spectateurs agréablement surpris de trouver enfin une relève à la lignée des fantaisistes depuis longtemps éteinte, ou vautrée dans la médiocrité. Aujourd'hui si l'inspiration paraît plus sage, son imagination toujours prête à tout jongle encore avec le sens, et le son du verbe. Les mots torturés supportent ce traitement draconien, se tordent et se cassent pour mieux s'accoupler ensuite dans le plus heureux désordre, et se plier à son style. Le langage soufflé par cette explosion incontrôlable se réinvente en grammaire, et nous voici en proie aux visions extravagantes, où la poésie ne sera jamais mise en quarantaine : portugaise mourant ensablée ; méduse à vélo sur la plage de Saint-Malo, rideau se tirant une balle dans la peau ; nègre blanc vivant la nuit au jour le jour...

Beb Guérin — Photo Joël Coste

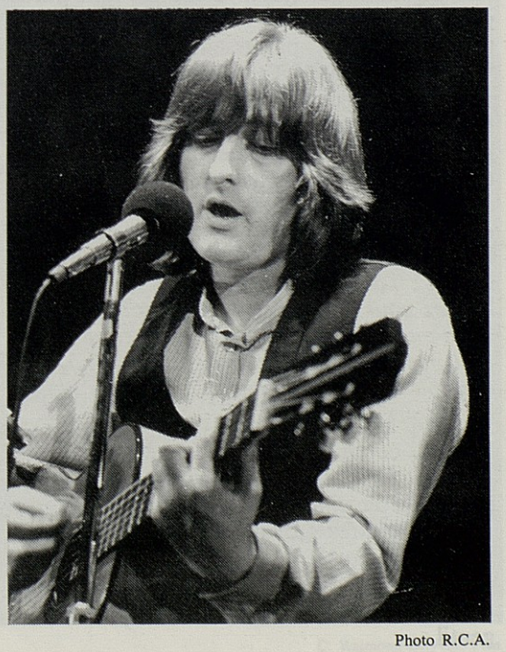


Photo R.C.A.

Vortex

Musique progressive, musique envoûtante, musique vivante. Emprunts au jazz, flirt avec le rock, clins d'yeux à la musique contemporaine. Thèmes lancinants repris jusqu'à leur paroxysme sonore. Climats obsédants favorisés par l'utilisation de vibraphones, xylophones et claviers électriques. L'unisson des saxophones (soprano, alto, ténor, baryton, basse) et des clarinette-basse, hautbois et cors anglais se rompt soudain lorsque les gongs et cymbales explosent. Déchaînement musical, synthèse des rythmes afro-américains, lyrisme certain.

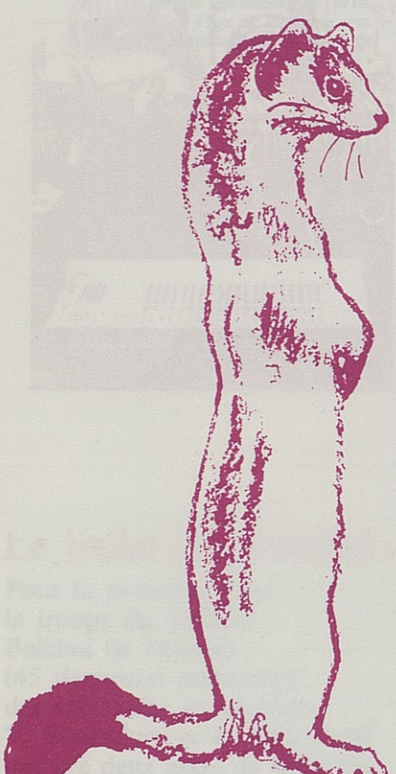
Neuf musiciens lyonnais qui ont trouvé *leur* musique et qui la font sans complaisance, dans une mise en place impeccable. On pourra les écouter le 1er février à 20 h 45.

Chansons dans les halls avec Marcel Vette

Dimanche 7 janvier, à 17 h, on pourra écouter dans la Maison l'auteur-compositeur-interprète **Marcel Vette.** Pour lui, chanter ses ballades et ses complaintes « reste une fête, un peu comme la fête d'une moisson : le grain qu'on récolte et qu'on partage a un goût familier ».

regards sur nos carnivores

L'exposition consacrée aux Mammifères sauvages est prolongée jusqu'au 11 février, essentiellement en raison du succès qu'elle rencontre auprès des jeunes. Elle est accompagnée de films et de débats destinés à faire toucher du doigt les questions que pose la survie des différentes espèces. Armand Fayard, directeur du Museum de Grenoble, nous propose, ci-contre, un petit aperçu sur « nos carnivores » qui ne manque pas d'humour. Les extraits de cet article sont empruntés au n° 54 – mars-avril 78 – de la revue Le courrier de la nature.



Dessin Robert Hainard

Animation entrée libre

Tous les jours :
Montages diapos : « Renard et rage » ; « Réintroduction de la marmotte en Vercors » ; « Cris de mammifères ».

Films dont « Le loup : la fin d'un mythe » (Canada).

Présence, dans l'exposition, d'un animateur de 14 h à 18 h.

Visites scolaires : les mardis, mercredis, jeudis et vendredis de 14 h à 17 h (sur rendez-vous auprès des hôtesses d'accueil).

Enfant, la menace suprême était : *sois sage sinon je te mets dehors et le loup t'emportera.* Je ne savais pas alors que je risquais peu, l'espèce ayant disparu depuis une trentaine d'années, ce qu'ignoraient sans doute aussi mes parents. Le sentiment de cruauté inspiré par la seule prononciation du nom de l'animal est encore si vivace de nos jours que radios, télévision, presse unissent leur *« sus au dernier loup ! »*, responsable de meurtres innombrables. Phénomène curieux qui ne cadre pas avec le récit d'un – probable – mauvais sujet puisqu'il fut lâché au milieu des loups (3). Pourtant il en revint sain et sauf et, de plus, avec la certitude que les loups étaient surtout des mangeurs de *souris !*

Aujourd'hui, père de famille, fidèle à la tradition familiale, j'ai cherché un remplaçant à feu le loup. Tâche apparemment facile car la France regorge d'innombrables bêtes féroces. Tout naturellement mes regards se sont portés sur l'ours mais, à la lecture de sa biographie, j'ai découvert qu'il ne restait que quelques couples localisés aux Pyrénées. Cela ne me convenait pas et de plus allez faire croire à des enfants qu'un ours est une bête méchante !

Parmi ces grands carnivores venait ensuite le lynx. Là encore, malchance, l'espèce, à l'exception peut-être d'un couple ou deux, est rayée de notre carte, ce qui lui vaut d'être protégée.

En troisième position vint le renard, animal ô combien cruel et si commun qu'il s'est mis à fréquenter les villes, les églises, les écoles... Voilà donc bien un animal digne de remplacer le loup. Désireux d'approfondir ses mœurs, j'ouvre au hasard, quelques revues traitant du sujet. Le résultat paraît assez surprenant et décevant : la nourriture est composée surtout de petits rongeurs (campagnols et mulots) et d'une part importante de plantes et d'insectes. Les lagomorphes (lapin et lièvre) font partie occasionnellement du menu et les cervidés (chevreuil et cerf) paraissent des proies relativement accidentelles et à mettre, presque toujours, en rapport avec des hivers rudes. Les oiseaux peuvent aussi être présents. Parmi les *grands animaux* il me restait à consulter l'un des plus féroces : le chat sauvage qui, comme son nom l'indique, est *extrêmement sauvage et ne se déplace que la nuit ;* je cite encore Isabelle de Jouffroy d'Albans spécialiste de cette espèce : *j'ai eu la chance d'en tuer un (...). Méfiez-vous d'un chat sauvage pris au piège. Il est aussi dangereux qu'un jeune tigre n'hésitant pas à charger, griffes en avant (...). S'ils sont blessés, on les achève d'un coup violent de bâton sur le nez.*

Ainsi décrit, cet animal convenait parfaitement pour mon usage d'autant qu'il paraît être en expansion. Malheureusement, en consultant d'autres auteurs, tout n'est pas en faveur de l'animal. Il y a le fait (en captivité il est vrai) que cette bête peut ronronner et, un chat qui ronronne, cela a un aspect plutôt gentil...

... En dehors de ces espèces (musaraigne, lapin et lièvre, chevreuil et cerf, oiseaux), la France ne compte guère qu'un groupe appelé mustélidés : *famille des mammifères carnivores, de petite taille, bas sur pattes, au corps allongé, et à belle fourrure, généralement sanguinaires et nocturnes (belette, blaireau, fouine, hermine, loutre, martre, putois, vison)* - Petit Robert 1977.

La plus grande de ces *petites bêtes :* la loutre, qui atteint la taille respectable de 1,40 m est protégée du fait de sa rareté. De surcroît aquatique elle ne m'intéressait guère d'autant que certains auteurs la donnent grande consommatrice de poissons... De taille légèrement inférieure, le blaireau présente un intérêt restreint puisqu'il se nourrit de végétaux, fruits et invertébrés ; petits mammifères, lagomorphes, oiseaux, font aussi partie, à un degré moindre, de la nourriture. Je n'avais plus à ma disposition que le véritable groupe des *sanguinaires* animaux capables de *vous saigner pendant votre sommeil et même d'attraper en pleine course un lièvre et de s'y maintenir, accroché à la gorge,* jusqu'à la dernière goutte de sang. Je frémis à la pensée que, petit garçon, mon voisin nous promenait, un furet et moi, côte à côte !...

... Au terme de cette compilation, plusieurs conclusions s'imposent :

1) Il me faudra, pour élever correctement mes enfants, trouver autre chose que la menace d'un animal sauvage.

2) Les fervents d'une protection totale des carnivores ont raison car il ressort clairement que la totalité des espèces ne consomme pratiquement que des petits vertébrés (rongeurs en particulier).

3) Les organismes de chasse, les piégeurs, ont raison également de crier mort aux nuisibles car il est évident que la plupart des espèces citées consomme du gibier (lapin, lièvre, faisan, perdrix, chevreuil, cerf...)

... Enfants, nous allions visiter des zoos pour y apprendre à reconnaitre une espèce animale vivant dans un milieu artificiel, de surface réduite mais où soins et aliments étaient dispensés par l'homme. Ceux d'aujourd'hui visitent des parcs zoologiques où vivent des groupes d'animaux dans un milieu semi-naturel où les barreaux sont remplacés par du grillage mais où nourriture et soins sont encore donnés par l'homme. Demain, les enfants iront très couramment dans des parcs naturels à la poursuite *d'animaux sauvages* qui vivront dans des conditions naturelles définies par l'homme : régulation administrative des populations animales ; apport, en des lieux définis, de nourriture végétale et carnée.

Propre, ordonnée, gérée par le cerveau humain, telle sera la nature. Après la culture des arbres, celle des animaux.

Nature, hier sauvage, aujourd'hui appropriée, demain jardin.

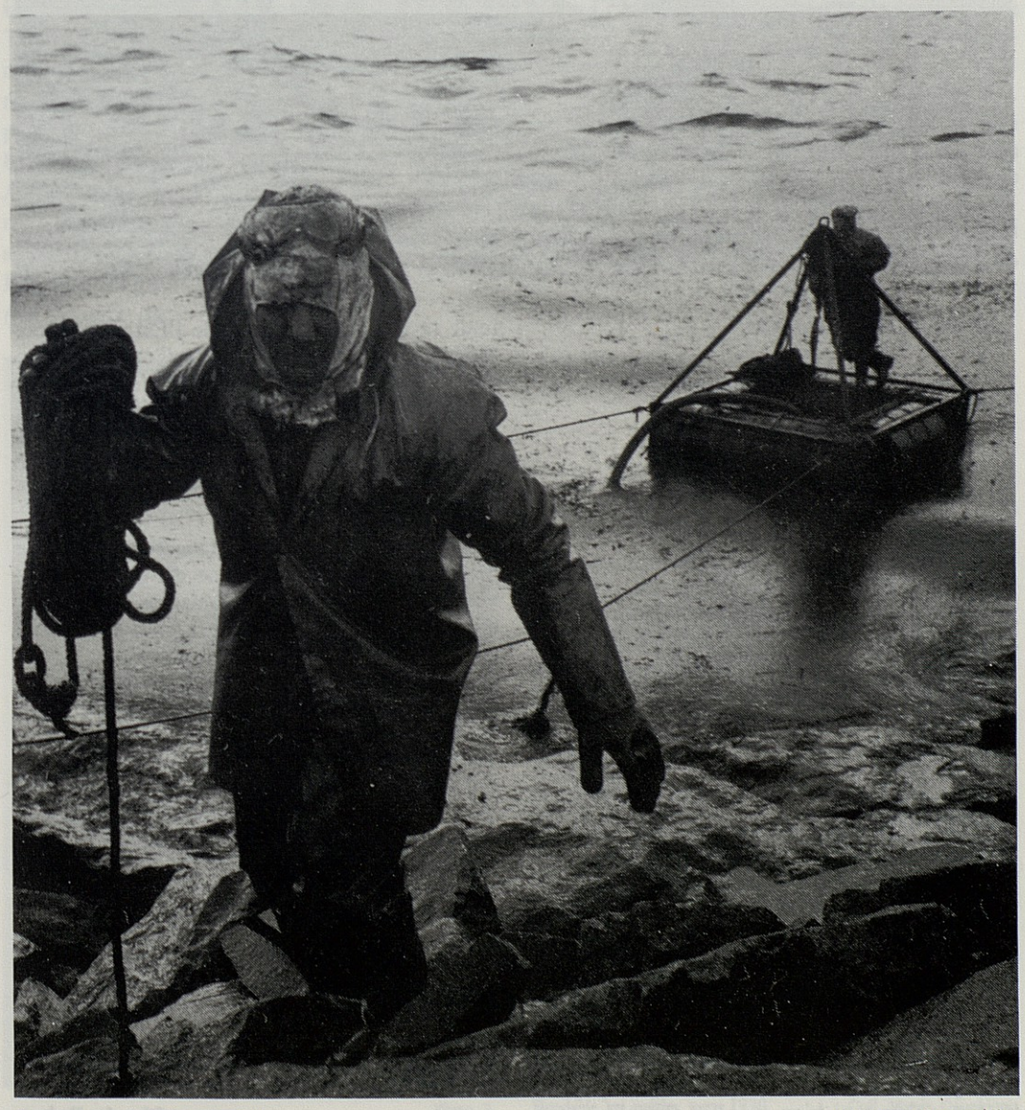
Armand Fayard

nature et écologie

Un mois et demi sur la nature et l'écologie. Plus de vingt séances de cinéma, des débats avec les réalisateurs des films (témoignages, documentaires, pamphlets, réquisitoires) et bien d'autres... dont Haroun Tazieff, Gilles Klein du groupe Poséïdon, l'Association Greenpeace, un berger du midi, Jean Blanc, etc. Une exposition de photographies dues à C. Raimond-Dityvon de l'Agence Viva ; son titre : Marée Noire 78. L'Amoco-Cadiz, cela se passe de commentaire. Et puis quelques lectures à voie haute. Minamata... encore, car il ne faut cesser d'en parler. Et puis la littérature « rurale » des bretons Héliaz et Grall et Kergrist ; mais pas seulement puisque Emilie Carles, avec sa « Soupe aux herbes sauvages », est aussi au programme. Et surtout, à ne pas manquer : la discussion avec les auteurs du livre « Travailler, deux heures par jour » : une utopie à ne pas perdre de vue.

Nature et écologie. Ce thème et les manifestations qui s'y rattachent ont été retenues parce que la Maison de la Culture et la FRAPNA/Isère (c'est-à-dire les deux organisateurs des précédents festivals du film écologique et co-auteurs de ce mois et demi de la nature et de l'écologie) souhaitent approfondir l'expérience des années passées. La philosophie d'ensemble du « festival » 78 reposait sur la rencontre entre un mouvement naturaliste de vieille tradition et un militantisme écologique plus neuf et plus engagé, la Maison de la Culture et la FRAPNA souhaitant donner une large audience aux documents des uns et une réflexion scientifique au combat des autres. Cette année, un accent particulier a été mis sur quatre thèmes : la mer (13 et 14 janvier) ; les minorités ethniques (le 20) ; l'agriculture (les 27 et 28) et l'homme et le travail (début février).

Enfin l'ouverture au public le plus large interdit une programmation trop intensive et localisée. C'est pourquoi les vingt et quelques séances de cinéma et les débats ont été étalés sur plus d'un mois ; c'est pourquoi de très nombreuses projections décentralisées sont prévues dans tout le département afin de faciliter réflexion et action.



Bretagne, marée noire, mars 78 — C. Raimond-Dityvon/Viva

Boue noire

Et cette saleté soudaine
boue noire
saleté puante et nauséabonde à torrent
sur la mer verte
sur la mer des Celtes
saleté pourriture puante nauséabonde
vomie tout d'un coup
de l'horrible gueule
du Maître des Ténèbres
dévas de la côte dévas de la mer
voici pour vous l'encens des gens
civilisés

saleté diabolique
vomie de la gueule horrible
du Maître des Ténèbres
sans cesse salissant la crinière d'argent
des chevaux de la mer
créatures de la côte créatures de la mer
voici pour vous la nourriture des gens
civilisés

nourriture pourrie bonne seulement
pour étouffer la tendre vie
de l'huître de la moule du rigadeau
nourriture pourrie
vomie de la gueule horrible
du Maître des Ténèbres
assassinant sans cesse les blancs chevaux
de notre rêve.

Mars 1978
Youenn Gwernig

le livre et le monde rural

Le 400e chat
de Fernand Gigon

Encore Minamata, direz-vous ! Eh oui ! D'abord parce que peu de gens savent qu'existe un livre dur, précis, étonnant sur ce sujet : **Le 400e chat.** Ensuite parce que nous n'en aurons jamais fini, au travers d'un exemple énorme et lointain (le Japon) de nous poser les problèmes de la Mer Méditerranée ou d'un fleuve voisin, qui meurent quand tout va économiquement bien... Quand des pêcheurs, des ouvriers sont atteints dans leur corps ; qui a le pouvoir d'informer ? Avec quels moyens ? Comment réagissent les pouvoirs publics, les entreprises, quand ces informations arrivent à percer ? Vous-mêmes, qui croyez-vous le mieux : le tract de désespoir des ouvriers de l'amiante (en France) ou la rassurante phrase de TF1 le soir avant le film ? Nous lirons cette histoire effarante, parce que la mer du Japon n'est pas bien loin de notre porte (10 et 11 janvier).

Le petit barbu

Un petit bûcheron barbu, l'écureuil, la libellule, l'araignée, le mille-pattes et... la forêt qui se laisse manger par le béton gris, l'argent, la spéculation, les bulldozers, les routes... Spectacle de marionnettes à vue créé par Françoise Prochasson, destiné aux enfants pour évoquer, avec eux, la protection de la nature. Une nouvelle forme d'expression pour le Festival de la Nature et de l'Ecologie.

(mercredis 17 janvier et 7 février à 14 h 30).

Photo X

Photo X

Les chemins de Kergrist
Charles Le Quintrec

La soupe aux herbes sauvages
Emilie Carles

Le cheval d'orgueil
Per Jakez Héliaz

Le cheval couché
Xavier Grall

Tous ces livres sont nés de la campagne, à la campagne – pas écrits par des campagnards, oui, il faut le dire – pas encore écrits par des ruraux, des agriculteurs, des cultivateurs. Pas plus que la vie en usine, à deux ou trois exceptions près, n'est écrite par ceux qui la vivent. Cela ne veut pas dire que les livres sont à côté des problèmes. Cela mérite tout simplement réflexion : Marcel Pagnol est bien l'auteur provençal consacré, mais pas l'auteur des Provençaux quand ils ont les pieds dans des vignes où l'on n'entend guère le folklore. Dans *Les Chemins de Kergrist,* découverte d'un monde en voie de disparition : la ferme familiale, petite, où l'on survit. Extraordinaire chapitre où Charles raconte la remise à son père, éberlué, dans la cour boueuse, d'une médaille pour 14-18. Les gendarmes à cheval sont en grande tenue. La scène dure quelques minutes. La décoration finit dans un tiroir. Plus jamais on ne s'occupera de ce paysan breton qu'on a si bien su aller chercher pour tenir la Marne et le front de l'Est. Per Jakez Héliaz, dans *Le cheval d'orgueil* met à jour un passé breton qui a des racines splendides. Mais cet appétit du passé, qui rassure, ne risque-t-il pas de nous cacher une Bretagne moins conformiste, moins soumise, capable de nier et de se révolter ? D'où la réponse de Xavier Grall, qui sera lue le même jour.

Enfin, Emilie Carles... Une femme qui se permet d'écrire ce qu'on ne dit pas, dans le village, ce que l'on tait depuis des siècles. Au nom de quoi faut-il se taire ? Au nom de quel pouvoir, pour sauver qui ? Pour sauver quoi ? Pour continuer, quel avenir ? Un peu une révolution, cette soupe ; les jeunes du pays acceptent ce livre qui dérange tandis que certains journaux racontent qu'Emilie n'ose plus rentrer dans son propre village.

Nous avons choisi ces titres parce qu'une littérature est en train de naître « à la campagne ». On savait les paysans producteurs de chevaux, de lait, de cochons, de tabac et de maïs. Mais on ne savait pas que des livres nés chez eux et à cause d'eux pouvaient nous interpeller, tout d'un coup, hors de normes bien rassurantes, sur la solitude, les conditions de vie et de mort, sur l'exploitation de l'homme par l'homme dans des régions où le tourisme marche bien, à un Amoco-Cadiz près...

Ph. de Boissy

enfance

amandine

Les activités autour du conte et des enfants se poursuivent. Trois stages auront lieu d'ici Pâques ; la journée du 16 décembre s'est bien passée : il y a eu beaucoup d'enfants, des histoires, des livres. En janvier-février, la Maison accueille un spectacle pour les 7-12 ans, précisément tiré d'un conte de Michel Tournier : **Amandine.** Nouvel aspect de l'approche d'un conte : sa mise en théâtre.

Ce spectacle, mis en scène par Bruno Castan, est présenté dans la Maison à partir de la fin du mois (mardi 30 à 14 h 30 ; mercredi 31 à 15 h) et ce jusqu'au 9 février inclus ; soit, en tout, quinze séances au théâtre mobile.

Loin des adultes, Amandine se réfugie dans les objets et les chats, passe d'un jardin, le sien, au leur, moins sage mais plus tendre.

« Du conte de Michel Tournier, Bruno Castan a tiré une fable dramatique très fluide où la musique résolument contemporaine de Guy Tosi, les voiles de navire, plis géants de rideaux, de Jean-Baptiste Manessier, un jeu raffiné d'éclairages crépusculaires, tissent l'espace d'émotions difficiles à saisir, d'un ténébreux rarement abordé. Joëlle Saladin est Amandine avec la grâce unique de ceux qui ne simplifient pas l'enfance, parce qu'ils s'en souviennent et qu'ils ne la trahiront jamais. »
Bernard Raffali
(Le Monde du 2.12.78).

Photo X

arts plastiques

« la main du gantier »

au Musée Dauphinois

L'exposition sur la ganterie que préparait le Musée Dauphinois est ouverte au public depuis le 27 octobre. Elle ne privilégie pas uniquement le gant comme résultant d'une série de gestes et de techniques, mais s'intéresse tout autant aux ouvriers eux-mêmes : qui sont-ils ? Des gens de la ville, mais aussi des gens de la campagne environnante travaillant isolément ou en atelier. Ils constituent donc des collectivités et des ensembles d'individualités qui, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, représentaient un pourcentage non négligeable de la population régionale.

Evoquer la ganterie grenobloise, c'est aussi mesurer l'importance de l'invention de Xavier Jouvin (1800-1844) ; la mise au point de ses gabarits, la célèbre « main de fer » entraînera une profonde transformation de l'artisanat. Mais ce n'est qu'avec Valérien Perrin (1851-1920) que la véritable production industrielle va prendre forme. C'est lui qui prônera l'importance de la concentration verticale et qui créera la première « usine à gants ». Enfin cette évocation doit savoir se mettre à l'écoute d'une mémoire ouvrière qui est loin d'être éteinte : celle des anciens coupeurs et ouvriers gantiers, que le Musée Dauphinois a interrogée devant les magnétophones.

Hommage à la main de l'ouvrier conditionnée dès l'enfance à certains « tours de mains » ; assouplie et durcie en même temps par la répétition des gestes, main qui se lève pour protester, main libre pour s'unir et s'associer, main usée, déformée par le travail qui n'avait précisément pour but que d'embellir, de réchauffer, de protéger par le gant... d'autres mains.

Broderie au métier vers 1930 Coll. Musée Dauphinois

A l'affiche de février

La poursuite du 3e **Festival de la Nature et de l'Ecologie** avec des films et débats sur un thème central : l'homme au travail. La poursuite de l'expo « Marée noire 78 », reportage photographique sur la mort des côtes bretonnes après l'échouement de l'Amoco-Cadiz (jusqu'au 13).

Arts plastiques : plusieurs expositions consacrées à l'**Affiche politique au XXe siècle** (rétrospective historique ; travail et réflexion du collectif de graphistes Grapus ; œuvres de Roman Cieslewicz (à partir du 9).

La musique propose des activités variées : jazz avec le groupe lyonnais **Vortex** (le 1er) ; musique contemporaine avec le quatuor de flûtes **Arcadie** (le 8) ; un concert de musique américaine par l'**Orchestre de Grenoble** avec au programme des œuvres de G. Barber, Ch. Ives et G. Gershwin (le 24) ; enfin une création originale du compositeur Jean-Yves Bosseur « Visages de Grenoble » (les 10 et 13). Danse avec une grande troupe traditionnelle et prestigieuse : **le Ballet du Bolchoï** (les 2 et 3).

Pour les enfants, un spectacle, **Amandine** d'après le conte de Michel Tournier, mis en scène par Bruno Castan (jusqu'au 9) et un film tchèque **Ivana joue au football** (les 20 et 21). Des stages de formation : **le conte** (les 10 et 11) ; sur le **jazz** (à partir du 23) et en décentralisation un chanteur et son luth : **Jean David** (du 5 au 15 et du 22 au 9 mars).

Film pour les enfants

Bugsy Malone

A New York, vers 1920, Fat Sam est le propriétaire d'un cabaret "Le Grand Schlem".

Fat Sam est aussi, bien sûr, chef de gang. Le gang rival dirigé par Dan le gandin possède l'arme absolue "le Spurgle Gun", mitraillette lanceuse de crème.

Dan attaque le Grand Schlem, décime partisans et fournisseurs de Fat Sam. Celui-ci a engagé un chauffeur homme de main, Bugsy Malone. Bugsy est amoureux de la naïve et ambitieuse Blousey qui veut passer des minables cabarets aux studios d'Hollywood.

Pour ses beaux yeux, Bugsy parvient à s'emparer des Spurgle Guns. Une gigantesque bataille se livre au Grand Schlem, elle se termine par une réconciliation. (23-24 janvier).

dossier

vers une société post énergétique

A l'occasion du 3e festival de la nature et de l'écologie, nous avons demandé à Louis Puiseux (1) de donner le dernier état de ses réflexions sur le problème énergétique. Dans ce texte, il explique les données de celui-ci en les liant à un projet global de société nécessairement différent de celui proposé, aujourd'hui, par les dirigeants des pays industrialisés.

Oui ou non, la croissance énergétique est-elle nécessaire au progrès social ? Ou plutôt (soyons mesurés, ce qui n'annonce pas une conclusion nègre-blanc) : *dans quelle mesure* la croissance énergétique est-elle nécessaire au progrès social ?

La réponse est décisive, non seulement pour évaluer la légitimité des programmes nucléaires, mais encore, plus généralement, pour saisir au cœur l'enjeu et le sens de la querelle qui oppose les écologistes à tous les courants sociopolitiques traditionnels.

Pour les économistes et les politiques au pouvoir (ce n'est pas par hasard que le pays du monde dont le programme électronucléaire est le plus ambitieux a pour président un ancien ministre de l'économie et des finances, et pour premier ministre un ancien professeur d'économie politique), la réponse affirmative se fonde sur quatre assises superposées en pyramide :

1. le progrès social a pour condition nécessaire la croissance du produit national brut (P.N.B.) : l'invocation passe-partout « améliorer la qualité de la vie » servira à couvrir le reste de l'opération (à rendre la condition suffisante) ;

2. la croissance du P.N.B. a pour condition nécessaire celle de l'activité industrielle, créatrice de biens matériels à bas prix, donc « démocratisables » (confort domestique, automobile, téléviseurs, etc.) ;

3. la disponibilité d'énergie abondante et bon marché conditionne à son tour l'essor industriel, l'énergie étant *la matière première des matières premières* (il suffit d'énergie et d'un peu d'astuce pour extraire du sol les matières premières gracieusement offertes par la nature, et les transformer en biens utiles) ;

4. puisque le pétrole est devenu inopinément (?) et définitivement trop cher, le développement de l'électronucléaire est notre seule planche de salut.

– Donc : les ennemis du nucléaire sont les ennemis du progrès social. C.Q.F.D.

Les propositions 2 et 3 ci-dessus se résument classiquement, dans le discours technocratique, sous forme d'un « coefficient d'élasticité » :

$$\frac{\text{croissance de la consommation d'énergie}}{\text{croissance du P.N.B.}}$$

dont l'observation statistique des dernières décennies et de tous les pays industrialisés montre qu'il est voisin de l'unité (et même sensiblement supérieur pour les pays en voie de développement). En termes moins savants : pour faire 4 ou 5 % de P.N.B. en plus chaque année, il faut 3,5 à 4,5 % d'énergie en plus (et même davantage dans le tiers-monde), – comme pour avoir du saucisson à la sortie, il faut mettre du cochon à l'entrée, ou comme pour obtenir 6 600 calories, il faut enfourner et brûler convenablement une tonne de charbon.

Cette dernière métaphore n'a rien d'ironique. Elle vise au contraire au centre philosophique et sociologique du problème. Les gestionnaires du secteur de l'énergie sont presque tous des ingénieurs sortis de l'X, de Centrale, de Supelec, etc. Ce sont des hommes formés aux disciplines des sciences exactes qui ont inventé, mesuré et vulgarisé le « coefficient d'élasticité » énergie/P.N.B., en extrapolant au fonctionnement d'ensemble du système économique, les formes rigoureuses de raisonnement et d'expression qui ont fait, depuis plus d'un siècle, le succès du physicien, du chimiste, du technicien : la société, à leurs yeux, est d'abord un immense laboratoire, une machinerie, avec des inputs (ressources naturelles, énergie, travail) et des outputs (P.N.B.), et la valeur numérique des coefficients techniques reliant les unes aux autres ces grandeurs soigneusement quantifiées sont *des données inscrites dans la nature des choses*. Le malheureux écologiste qui prétend modifier délibérément ce genre de liaison se voit disqualifié au nom de la science et de l'objectivité, comme un rêveur voulant transgresser les lois mêmes de la nature ! Recalé, mon jeune ami, vous n'avez pas bien appris votre leçon (2).

1. La croissance énergétique n'est pas inéluctable

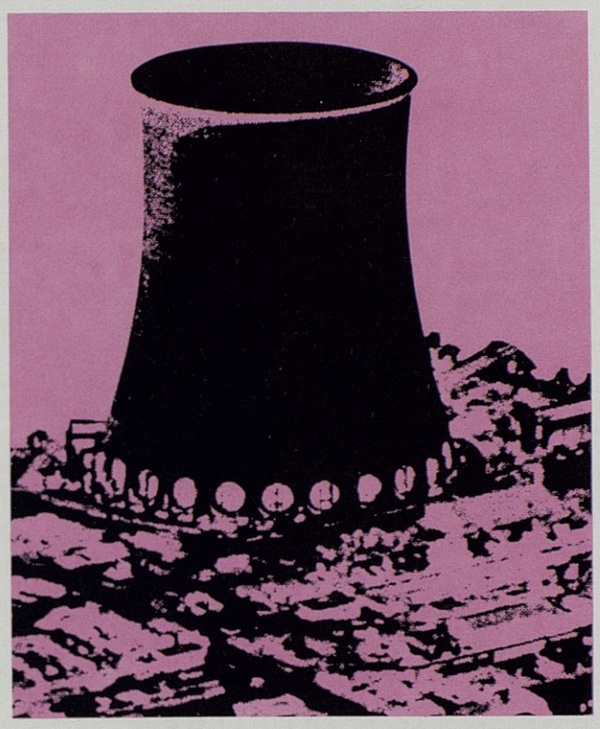
Prenons à revers ces professeurs d'engenerie sociale : ils ont la mémoire courte, et leurs prévisions prométhéennes ne vont pas loin.

1. De l'âge de pierre jusqu'au XXe siècle, progrès social et croissance énergétique n'ont été que très faiblement liés. La domestication du feu et des animaux, l'invention du moulin à vent et à eau, la voile, etc., n'ont guère mis à la disposition de chaque travailleur que l'équivalent artificiel de sa propre force musculaire : un à deux « esclaves mécaniques » par tête en moyenne en 1800. Ça n'a pas empêché l'homme d'inventer l'agriculture, l'écriture, l'art, et même la science. On peut noter au passage que les grands empires aztèques et incas, qui ignoraient l'hydraulique et prohibaient l'utilisation économique de la roue (mais la connaissaient pour les jouets d'enfants et les objets sacrés) étaient beaucoup moins « énergie vorace » que ceux d'Egypte, de Sumer ou des Hittites, bien que leur niveau de civilisation ne fût pas moins complexe et élaboré. Si l'on mesurait le progrès social selon le volume de la production artistique (ce qui ne serait, après tout, pas plus stupide que la mesure par le P.N.B.) on trouverait, selon les régions du monde et les civilisations, une très forte dispersion du « poids énergétique » des sociétés, et dans le temps, d'une époque à l'autre, une valeur du « coefficient d'élasticité énergie » à peine supérieure à zéro !

2. Au dernier siècle, singulièrement au cours des trois dernières décennies, on a multiplié d'un seul coup par *plusieurs centaines* le nombre d'« esclaves mécaniques » dont dispose en moyenne l'homme occidental sous forme de machines, moteurs et appareils divers. Ce style de développement énergie-vorace n'a été rendu possible que par la mondialisation du marché de l'énergie, c'est-à-dire la domination impériale de l'Occident sur le tiers monde et l'immensité de ses ressources naturelles. Peut-être l'énorme flux d'or noir qui déferla sur l'Europe Occidentale dans les années 60 apparaîtra-t-il aux futurs historiens pareil au flux d'or inca et aztèque capté par les conquistadors, qui finit par ruiner les fondements mêmes de l'empire de Philippe II d'Espagne (3) : richesse qui n'était la contrepartie d'aucun travail. Le coup de Trafalgar du dernier trimestre 1973, qui a conduit au quadruplement des prix du pétrole brut, n'apparaît ici que comme le contrecoup logique (et géopolitiquement aisé à prévoir) (4) d'une énorme aberration statistique au regard de l'évolution séculaire.

3. Personne n'imagine que le niveau de consommation d'énergie des pays développés puisse encore se multiplier par cent, *ni même par dix ou cinq*, d'ici la fin du siècle prochain : avec ou sans fission ou même fusion de l'atome, toute forme artificielle d'énergie consommée se dégrade finalement en chaleur, réchauffe les mers et les océans, met en péril la stabilité des calottes glaciaires, donc le niveau même de la mer : cette loi-là place une limite absolue et définitive à la croissance énergétique, que nous ferait approcher dangereusement la généralisation des niveaux de consommation américains à une planète comptant plus de dix milliards

(1) Auteur de *La Babel nucléaire* (Galilée, novembre 1977).
(2) Cf. l'éditorial de la Revue de l'Energie n° 306, juillet/août 1978, pp. 364-365.
(3) Cf. Fernand Braudel : *La Méditerranée et le Monde Méditerranéen à l'époque de Philippe II.*
(4) Cf. Entre bien d'autres, le premier chapitre de *L'Energie et le Désarroi post-industriel* (Hachette, 1973) : c'était le sujet principal, et le motif d'écriture de l'ouvrage.



d'hommes. En toute hypothèse, un peu plus tôt ou un peu plus tard, *il faudra bien que nous apprenions à déconnecter la croissance énergétique du progrès social,* c'est-à-dire à diminuer délibérément notre fameux coefficient d'élasticité. Ça prendra certes du temps, mais justement pour cette raison : ne vaudrait-il pas mieux commencer tout de suite ?

Et les pauvres, qu'est-ce que vous en faites ? réplique le chœur des pronucléaires. Prétendriez-vous les priver du confort domestique dont vous jouissez et qu'ils n'ont encore jamais eu ? Réserver la bagnole aux riches ? Affamer le tiers monde ?

Reconnaissons que notre style de développement énergie-vorace a fait, depuis au moins une génération, l'objet d'un consensus social presque unanime, où les syndicats ouvriers d'Occident, ainsi que les classes dirigeantes des pays socialistes et du tiers monde, n'étaient pas les derniers à réclamer leur part du gâteau, à vouloir prioritairement rattraper leur retard dans la course à la toute puissance énergétique. Aussi bien la réduction des inégalités sociales et planétaires est-elle la condition nécessaire à toute décélération énergétique. Si nous ne savons pas piloter en douceur, elle se fera brutalement, par ruptures et discontinuités, auprès desquelles le quadruplement des prix nous apparaîtra rétrospectivement comme un aimable et discret signe avant-coureur.

2. Inventer une nouvelle civilisation

Il est vrai que la population occidentale s'est accoutumée à une consommation d'énergie hors de proportion avec ses ressources naturelles propres (même le solaire ne peut prétendre prendre le relais du nucléaire *à son échelle quantitative)* (5), c'est-à-dire à un mode de vie auquel nul discours ne la convaincra de renoncer. Mais en sens inverse, le développement rapide de l'électronucléaire tel qu'il se pratique aujourd'hui en France débouche sur une civilisation planétaire du plutonium qui n'est tout simplement pas tenable, même pour quelques décennies : sa vulnérabilité aux erreurs techniques, à la malveillance, au chantage, au détournement du civil sur le militaire ne la promettent qu'à des lendemains qui cassent.

Le raisonnement de proche en proche dont nos pouvoirs sont familiers (« il faut bien résorber le chômage, donc augmenter la production, donc l'énergie, donc le nucléaire ; faisons face au court terme, on verra bien la suite au fur et à mesure ») s'oppose ici frontalement au raisonnement historique global (la voracité énergétique occidentale jette assez d'huile sur le feu pour rendre de plus en plus fragile notre société, de plus en plus probable une conflagration locale ou générale).

Il ne s'agit pas d'économiser l'énergie, comme pour passer un cap difficile en attendant que le nucléaire nous ramène le kWh à gogo (comme à la belle époque de la pétroprospérité, où les pays producteurs de pétrole étaient à la botte des Compagnies) : ce temps-là, soyons-en persuadés, ne reviendra jamais. Tous nos dirigeants politiques et économiques en ont la nostalgie, – il a fait leur carrière – mais ce sont eux qui rêvent. Il s'agit de rien moins que *d'inventer une civilisation post énergétique.* Non pas revenir en arrière, retourner au mode de production féodal, aux bergeries, mais au contraire orienter la créativité technique vers les solutions les moins dures, les moins centralisées, les moins inégalitaires. Exiger le relèvement des normes d'isolation thermique des logements jusqu'au niveau qui sera optimum quand le prix de l'énergie aura doublé. Dissuader l'usage de l'automobile en proportion de son coût social véritable (encombrements, accidents et pollution inclus), et favoriser toutes les techniques sobres en énergie. Préférer pour l'exportation les produits à faible contenu énergétique. Recycler l'énergie et toute les matières rares. Privilégier le système nerveux de la société plutôt que son système musculaire, le relationnel plutôt que le substantiel, etc.

Un tel programme n'a rien de facile ni d'évident, Jimmy Carter en sait quelque chose, qui avait esquissé un pas dans cette direction avec son plan énergétique du 18 avril 1977, plus qu'à moitié châtré par les votes du Congrès. Rien ne sert de récriminer contre le nucléaire si nous continuons par ailleurs à développer un système de consommation qui le rend inéluctable. Assorti d'un plan de développement des énergies nouvelles, un tel programme d'inflexion vers la stabilité énergétique est le seul qui puisse limiter l'aggravation de notre vulnérabilité technique, commerciale et politique. Il ne s'agit pas de bloquer la croissance, mais de *reconnaître nos limites là où elles sont,* – et celles de l'énergie sont peut-être les plus proches, les plus redoutables – pour mieux les contourner et les surpasser. Pour imposer une telle inflexion de notre style de développement, j'ignore s'il existe en France des forces politiques suffisantes, entre une bourgeoisie et une classe ouvrière qui confondent encore l'une et l'autre le « développement des forces productives » avec la multiplication exponentielle des machines et de l'énergie. Craignons, si nous ne savons à temps préférer cette *stratégie de minimisation des risques,* que l'événement nous y contraigne, de l'extérieur ou de l'intérieur, dans les affres.

Louis Puiseux

(5) Cf. Groupe de Bellevue : Projet Alter, esquisse d'un régime à long terme tout solaire (Paris, 85, boulevard Port-Royal XIIIe) (février 1978).

guide pratique
de la maison

rouge et noir 100

journal d'information
de la maison de la culture

Directeur de la publication :
Henry Lhong

Rédacteur en chef :
Jacques Laemlé

Secrétaire de rédaction :
Marie-Françoise Sémenou

Secrétariat :
Nicole Chevron

Comité de rédaction :
Jean-Pierre Bailly
Jean-Yves Bertholet
Philippe de Boissy
Patrick Brunel
Bernard Cadot
Jean-François Héron
Paule Juillard
Dominique Labbé
Yann Pavie
Roger Rolland

Ont également collaboré à ce numéro :
Nicole Martin-Raullin
Louis Puiseux
Valéria Tasca

Page de couverture,
photomontage de
Roman Cieslewicz

Mise en page : **Albert Peters**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**
Dépôt légal :
4e trimestre 1978 N° 4 274

Commission paritaire
des publications n° 51-687

MAISON DE LA CULTURE
B.P. 70-40
38020 GRENOBLE CEDEX
TEL. (76) 25.05.45

Tirage : **14 500 exemplaires**

Le numéro : **3,50 F**

Abonnement **(10 numéros) : 20 F**

HORAIRES :

Ouverture de la Maison :
tous les jours, sauf le lundi.

Ouverture au public : à 11 h

Fermeture :
à 22 h lorsqu'il n'y a pas de spectacle en soirée ou dans l'heure qui suit la fin du dernier spectacle ;
à 19 h le dimanche.

Bureaux :
tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

Guichet adhésions :
tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 14 h à 19 h ; de 13 h à 19 h du 17 octobre 1978 au 10 février 1979.

Billetterie-Location :
tous les jours sauf le lundi, de 13 h à 19 h 15 et une demi-heure avant chaque spectacle ; de 15 h à 19 h les dimanches et jours fériés.
La location est ouverte 10 jours avant la date des spectacles pour les adhérents (1 mois pour les collectivités ; 3 jours pour les non-adhérents). Elle s'effectue au guichet ou par correspondance (dans ce cas, joindre le règlement et une enveloppe-retour). Aucune réservation n'est possible par téléphone.

Spectacles :
Les spectacles commencent à l'heure indiquée sur les programmes. Les éventuels retardataires comprendront qu'on doive, parfois, les faire attendre avant de les introduire dans la salle pour ne pas perturber le début de la représentation.

Visites groupées :
Celles-ci s'effectuent sur rendez-vous les mercredis, jeudis et vendredis de 15 h à 19 h (s'adresser au service "accueil").

LES SERVICES

Discothèque : 6000 disques
Formalités d'emprunt.
Présenter : carte d'adhérent à la Maison de la Culture ; pièce d'identité et justificatif d'adresse ; pointe de lecture de l'appareil.

Modalités :
- soit abonnement trimestriel de 10 F permettant d'emprunter jusqu'à 3 disques par semaine (durée maximum : 2 semaines),
- soit 1,50 F par disque (durée maximum du prêt : 2 semaines).

Horaires d'écoute et de prêt :

	ECOUTE	PRET
Mardi	13 h 30 à 15 h 00	14 h 00 à 19 h 30
Mercredi	11 h 00 à 14 h 00	11 h 00 à 18 h 00
Jeudi	13 h 30 à 16 h 00	16 h 00 à 21 h 00
Vendredi	13 h 30 à 19 h 30	
Samedi		11 h 00 à 19 h 30
Dimanche	15 h 00 à 19 h 00	

Bibliothèque : 10 000 livres, 150 revues et hebdomadaires et 10 quotidiens.
Prêt : pendant les heures d'ouverture de la bibliothèque ; il est arrêté un quart d'heure avant la fermeture.
Modalités : 2 possibilités pour les adhérents :
- soit, droit d'inscription unique de 12 F pour l'année permettant d'emprunter chaque fois 1 à 4 livres pour une durée maximum de 4 semaines ;
- soit, 1 F par livre pour les adhérents qui ne voudraient pas prendre l'abonnement annuel (1 à 4 livres pour une durée maximum de 4 semaines).

Horaires d'ouverture :
Mardi, jeudi : 13 h 30 à 21 h 30
Mercredi : 11 h 00 à 19 h 30
Vendredi, samedi : 13 h 30 à 19 h 30
Dimanche : 15 h 00 à 19 h 00

Galerie de prêt d'œuvres d'art
Modalités de prêt : participation financière de 10 à 80 F par mois suivant l'importance de l'œuvre (réduction de moitié pour les collectités adhérentes).
Horaires d'ouverture : 14 h à 19 h du mardi au samedi inclus.

Jardin d'enfants
Modalités : être adhérent à la Maison de la Culture. Participation financière de 3 F par enfant sur présentation d'un billet de spectacle. Participation de 5 F par enfant dans les autres cas.
- Ouvert aux enfants de 2 à 6 ans, tous les jours, sauf le lundi, de 14 h à 18 h 45 et en soirée, mais uniquement pour les spectacles commençant à 19 h 30.

A noter que le jardin d'enfants ne sera pas ouvert systématiquement tous les dimanches (se renseigner à l'avance).

Bar-restaurant :
Ouverture à 12 h. Fermeture en même temps que la Maison.
Heures de service des repas : de 12 h à 14 h, de 19 h à 21 h (à partir de 18 h 30 les jeudis et samedis).
Menus à 18 F et 22 F et à la carte.

ADHESION

L'adhésion (1) procure un certain nombre d'avantages :
- une réduction notable sur les prix des spectacles ;
- une priorité de réservation des places ;
- la possibilité d'emprunt à la bibliothèque, la discothèque, la galerie de prêt d'œuvres d'art ;
- enfin, la participation au fonctionnement de la Maison de la Culture : Assemblée générale, élection des représentants des adhérents à l'Assemblée des membres titulaires.

Comment adhérer ?
Pour le nouvel adhérent ou le réadhérent :
- Remettre le bulletin d'adhésion entièrement rempli (pour les réadhérents ne pas oublier le numéro de la carte).
- Une photo (pour les nouveaux adhérents).
- La cotisation correspondante.
- L'autorisation des parents pour les jeunes de 10 à 16 ans.
- Pour le nouvel adhérent ou le réadhérent venant par le canal d'une collectivité, remettre ces différents éléments au "relais" de sa collectivité.

Tarifs de la saison 1978-1979
- Adhésion (2) 15 F.
- Abonnement à "Rouge et Noir" (mensuel de la Maison de la Culture) 10 numéros par an : 20 F.
- Adhésion + abonnement à "Rouge et Noir" (avec réduction sur le montant de l'adhésion) : 25 F.

(1) La présentation de la carte d'adhérent est demandée pour le retrait des billets à l'entrée des salles.
(2) L'adhésion est gratuite de 10 ans à 16 ans et au delà de 65 ans.

Photo X

Photo Jo Genovèse